

# Édition spéciale du Cercle d'Études Locales

JOURNÉES DU PATRIMOINE 17 - 18 SEPTEMBRE 2005

## Quand on allait au charbon à Contrexéville



*Le mineur Pierre Aubry en cours de défilage*



Dans le milieu de la première moitié du XIXe siècle, la France se trouve une vigueur industrielle, elle va tenter de rattraper son retard par rapport à l'Angleterre considérée comme le berceau de la révolution industrielle. C'est grâce à la recherche des nouvelles énergies que notre région va connaître une certaine notoriété minière, car le bois devient rare suite aux coupes réglées des forêts dont les arbres sont transformés en charbon de bois<sup>1</sup>, et ce combustible ne convient plus pour l'industrie qui utilise désormais la force générée par les machines à vapeur.

Il faut donc avoir recours à une autre forme de comburant, comme les Anglais on se mit à chercher du combustible minéral : la lignite, la houille... et si possible au plus près des usines, pour répondre à la demande des industriels qui voulaient minorer leur prix de revient, il faut dire que les moyens de transports, l'état des routes et la lenteur des livraisons augmentaient considérablement le coût de cette source d'approvisionnement.

En 1820, le curé de Norroy-sur-Vair et de Mandres-sur-Vair l'abbé Butord, découvre sur les flancs du *haut de Charmont*, des affleurements de lignite ; il n'en faudra pas plus pour que les industriels dépêchent des équipes "d'explorateurs" formées de manœuvres qui opèrent des sondages verticaux sous le contrôle d'ingénieurs des mines<sup>2</sup>, après avoir dressé un état de la profondeur des gisements, la qualité et la puissance (épaisseur) de la couche de houille pyriteuse<sup>3</sup>, qui est d'une très faible et très inégale hauteur qui limite la production de cet excellent combustible industriel (parfois chargé de soufre, ce qui était gênant), et en augmente le prix d'autant, à un point tel que lorsque les transports sont devenus compétitifs, il sera moins cher de ramener le charbon du Nord où du Massif Central.

Lorsque la zone intéressante était trouvée, une demande de concession était formulée conformément aux articles de la loi du 21 avril 1810 (loi napoléonienne), on déterminait les limites de la concession par rapport aux clochers, et autres points remarquables, on prévoyait de payer une rente (pas toujours suivi des effets) aux propriétaires des terrains sous lesquels se déroulait l'exploitation. Puis selon l'article 23, on avertissait la population par une insertion dans un journal départemental, et on affichait dans toute la région concernée au moins une fois par mois pendant quatre mois un jour de dimanche ou de fête devant la maison commune et l'église paroissiale à l'issue de l'office...



*Les mineurs : Louis Lascombes, Émile Coiffier et André Renaud*

<sup>1</sup> - Aujourd'hui, un promeneur avisé peut encore apercevoir en pleine forêt les " ronds des charbonniers ", ils sont caractérisés par une plate forme circulaire de 10 mètres de diamètre sur laquelle se consumaient des stères de bois (au XVIIIe siècle, les hauts fourneaux et forges de Bulgnéville et de Contrexéville étaient de grands consommateurs de charbon de bois). Ces cercles contiennent encore des restes de charbon de bois.

<sup>2</sup> - Le terme " explorateur " est employé dans les comptes-rendus de recherches. Les campagnes d'exploration, duraient entre 1 et 3 ans, elles consistaient à creuser des fosses verticales, comme celle qui a 36,80 mètres de profondeur dans la forêt près des lacs de Contrexéville, ou celle moins profonde de Suriauville, que m'avait montré Philippe Perrin.

<sup>3</sup> - Nom de ce charbon appelé aussi houille triasique, donné par la *carte géologique Vittel XXXIII- 18 de 1979*, qui précise que son épaisseur varie entre 0,20 et 1 mètre, on la trouve dans les marnes bariolées et les grès à roseaux du *Keuper moyen* ( roches de 200 millions d'années ), qui forme l'étage terminal du système triasique, appelé couche t8a, d'une puissance de 8 à 12 mètres, qu'on trouve tout au long des côtes qui bordent l'Ouest depuis La Vacheresse, Martigny-les-Bains, Contrexéville, Vittel et jusqu'à Mirecourt.

C'est ainsi que les avis d'ouverture des concessions suivants ont été portés à la connaissance de nos villageois ; en 1826 celle de Norroy-sur-Vair, en 1829 celle de St Mège et Gemmelaincourt, en 1832 celle de Suriauville et Bulgnéville<sup>4</sup> et enfin en 1837 celle de La Vacheresse et La Rouillie, qui s'étendra ensuite sur Crainvilliers et Martigny-les-Bains.

Notre région va alors être bouleversée par les nombreuses fouilles opérées par les sondeurs pour la recherche et pour l'exploitation des premiers filons, il suffit de se promener en forêt pour découvrir encore quelques traces d'excavations, visibles sous la forme de terrains perturbés ou de trous profonds qui ont été progressivement comblés à cause du danger qu'ils représentaient.

De nombreux mineurs viendront de l'extérieur notamment pour ce qui concerne les « spécialistes », mais localement de nombreux hommes sont employés à la tâche et gagnent au minimum 1,50 Francs par jour; J P Doyen nous donne en exemple le cas de Jules Thivet né à Mandres-sur-Vair en 1848, qui fut mineur pendant 50 années, il débuta à l'âge de 12 ans à la mine de Norroy-sur-Vair, puis de Crainvilliers avant d'entrer à celle de Gemmelaincourt en 1879 où il travailla encore pendant plus de trente ans et y devint délégué des mineurs.

Les entreprises qui primitivement ont utilisé cette houille étaient les forges et les fonderies de la région de Neufchâteau<sup>5</sup>, de Haute-Marne et de la Meuse, ainsi que les verreries et les fabriques de couverts en fer de la région de Darney, il y eut au début du XXe siècle la verrerie de Gironcourt, et en 1917, la Blanchisserie Teinturerie de Thaon.

L'extraction de la houille sera par la suite une histoire successive d'abandons, de faillites, de reprises des concessions par des propriétaires ou des sociétés, mais ça c'est une autre histoire ; découvrons celle de la mine de Contrexéville<sup>6</sup>.

Par l'arrêté du 24 mars 1881, le Préfet des Vosges P. Bagner interdit que soit exploité par la Société des houillères de Suriauville le puits de mine situé au lieu-dit la *source de Froide Fontaine* près de la ferme des Évêques, à cause des nuisances dont le tarissement, que l'extraction risque d'avoir sur la source qui alimente par l'intermédiaire d'un étang, le château d'eau de la gare de Contrexéville qui ravitaille les locomotives à vapeur de la Société des chemins de fer de l'Est. Cette interdiction eut pour effet de renvoyer les mineurs vers un ancien sondage situé sur le territoire de Contrexéville au lieu-dit *Remivaux*<sup>7</sup>. C'est ainsi qu'une mise en demeure préfectorale est envoyée le 25 juillet 1881, à monsieur le docteur Aymé, de Bulgnéville<sup>8</sup>, qui consulte en saison à Contrexéville, pour qu'il cède son bois sis sous la route Contrexéville - Bulgnéville à la Société des concessionnaires des mines de lignite de Suriauville représenté par monsieur Solard, pour y exploiter un gisement. La réponse manuscrite du docteur Aymé fut envoyée en deux courriers contradictoires à la date de 1881, *Le 21 juillet : Je ne possède pas de bois sur le territoire de Contrexéville...*



Après réflexion ; enfin assuré d'avoir un bois dans ce secteur, le docteur s'inquiète du prix par un second courrier.

- *Le 27 juillet : Je n'ai pas d'observation à faire, ne sachant quelle portion de bois on veut, et quel prix on offre...*

Finalement l'affaire fut faite, et le maire de St Ouen-les-Parey, monsieur Marx qui avait obtenu la concession des mines de Suriauville depuis 1859, fait forer le puits Marie qui est le prénom de sa femme, elle reprendra d'ailleurs sa succession après son décès. Cette galerie à 267 mètres de longueur (la couche de charbon est de 40 centimètres), elle passe sous la route de Contrexéville à Bulgnéville, 13 mineurs dans les galeries, et 4 ouvriers à l'extérieur sous la direction d'un chef mineur y travaillèrent jusqu'en 1884, à cette date la veuve Marx et ses associés cèdent la concession à Julien Laruelle, ingénieur des mines à Nancy.

En 1891 messieurs Collin et Thirion résidant à Paris achètent la mine vendue par licitation au tribunal de Neufchâteau, et la place en gérance à monsieur Mamelet qui fit diriger les travaux par le chef mineur Evrot de Norroy-sur-Vair.

Les 4 mineurs et le manœuvre spécialisés sont payés 10 francs par tonne de charbon extraite.

À la sortie de la galerie : Rollin, Grégoire, Reinés, Humbert, Laurent

<sup>4</sup> - Bulgnéville et Suriauville, exploitations de filons à la limite des deux territoires, sur les pentes de la cuesta de l'infra lias.

<sup>5</sup> - Dont celles de Sionne dirigée par le maître de forges Pierre-Adolphe Muel.

<sup>6</sup> - Les documents consultés sont les dossiers d'André Coiffier, que je remercie à cette occasion, ainsi que pour ses précieux renseignements.

*Houille triasique du département des Vosges, historique des recherches et exploitations dans les concessions de Bulgnéville et Suriauville*, rapport 1946, de G. Minoux au BRGG - *Le charbon dans les Vosges (1776-1948)*, SEV 1984, Jean Pierre Doyen - Archives Départementales des Vosges : série 402 S1 et 403 S1.

<sup>7</sup> - Les tunnels de la mine sont sous le *Champ Calot*. J'ai fait visiter le site en 2001, à Dominique Guithon, directeur de travaux de l'entreprise DTP Terrassement qui a construit la déviation vers l'A31 (la D165) qui passe à cet endroit, car il craignait des affaissements de terrain.

<sup>8</sup> - Charles Gabriel Aymé. Biographie et photo, dans l'ouvrage de Jean-Marc Lejuste : *L'hôpital de Bulgnéville* - pages 38, 39, édité en 2000.

Une nouvelle société des houillères de Suriauville voit le jour en 1893, avec l'administrateur Caudray et son associé Thirion de Paris. Mais intervint en 1895 la mise en liquidation de la dite société et sa vente par suite de saisie.

Après quoi en 1897, Julien François reprend la concession et baptise sa société du nom de Parey-Châtillon, il entreprend quelques travaux dont les sondages exécutés par la maison Brochot et Cie pour trouver de nouveaux filons, la production annuelle passe de 170 tonnes à 1500 tonnes.

À partir de 1903 la mine cesse son activité, la déchéance de la société est prononcée en 1923.

Le réveil de la houillère contrexévilloise intervient en 1942, en pleine période de récession, de pénurie et d'occupation allemande, pour le compte des papeteries Mougeot de Laval-sur-Vologne concessionnaires en vertu d'un permis délivré par la préfecture des Vosges qui fixait la date d'interruption au 1<sup>er</sup> janvier 1947.

C'est tout d'abord le percement d'une nouvelle mine en direction de l'Ouest, à 40 mètres du puits Marie qui était orienté au Sud-Ouest. Une nouvelle galerie la rejoignit pour l'explorer et éventuellement poursuivre l'exploitation du filon. La logistique et les méthodes d'extraction sont différentes de celles employées à l'époque, mais le travail des mineurs est toujours aussi éprouvant, la brochure des gueules noires de Contrexéville écrivait :

- La chaleur étouffante au fond de la galerie, l'étroitesse de la taille où l'on travaille à genoux et même couché. Il faut aux mineurs un courage à toute épreuve pour exercer leur métier, qui est si dangereux, qu'il doit surveiller à tout instant son chantier et agir avec une connaissance de la sécurité pour lui et son manœuvre et ami, le mineur sait qu'il ne faut pas grand-chose pour être tué, même sans voir arriver cette mort qui a déjà fait tant de ravages parmi les mineurs, qui n'ont ni le parachute des aviateurs, ni la bouée du marin pour les sauver, pour lui une fois que le toit tombe, c'est la mort.

À ce sujet, une tombe au cimetière de Viviers-le-Gras nous rappelle que René Millot est mort à la mine de Contrexéville, sur la plaque on peut lire : victime de son travail le 9 avril 1947, à l'âge de 21 ans.

Pendant l'occupation, de nombreux ouvriers employés à la mine échappèrent au S.T.O (Service du Travail Obligatoire en Allemagne), parmi eux se cachaient des résistants : Jean Delvaux, chef d'exploitation de 1942 à 1944, qui faisait partie du réseau de l'A.S (Armée Secrète), il n'eut que le temps de s'enfuir lorsque la gestapo est venu l'arrêter. Un autre mineur, Maurice Humbert, fut lui aussi dénoncé, arrêté le 1<sup>er</sup> juillet 1944, il subit de terribles épreuves et mourut dans le sinistre camp de concentration de Mauthausen, laissant une jeune veuve et un petit enfant. Le chef mécano de l'atelier de la mine était Raymond Barth, un « chef de trentaine » d'une unité de F.F.I (Force Française Libre) du sous secteur de Bulgnéville, qui s'est fait remarquer par de nombreuses actions contre l'occupant. Un dépôt d'armes était au fond de l'un des tunnels de la mine, et même au plus fort des perquisitions, l'ennemi ne le trouva jamais, la peur de voir s'effondrer le toit des étroites galeries était un frein efficace à leur curiosité.

La production de la mine de Contrexéville - Bulgnéville se chiffrait à 45 tonnes en 1942, année de son ouverture, elle passe à 1.615 tonnes l'année suivante et à 1.520 en 1944. Après la libération elle fut de 4.080 tonnes en 1945, pour exploser par la suite : 12.066 tonnes puis 13.383 en 1947.

L'état des ouvriers employés à la mine recense à la date du 10 octobre 1946, un nombre de 134 ouvriers dont 18 prisonniers de guerre allemands.

À la même époque les 90 mineurs de la mine de St Mège – Gemmelaincourt extrayaient 15.000 tonnes de charbon dans une mine plus généreuse, il faut le dire. Elle travaillait essentiellement pour la verrerie de Gironcourt.

Malgré les dernières recherches faites en 1945 – 1946, par le Comptoir de l'Industrie Cotonnière de Marcel Bouscay pour remettre en marche les mines de La Vacheresse et de Norroy-sur-Vair, l'ère vosgienne des gueules noires touche à sa fin, un éditorialiste écrivait :

- Ce charbon brun au pouvoir calorifique médiocre (4 à 5.000 calories) avait la fâcheuse propriété de s'enflammer à l'air libre (un incendie en gare de Contrexéville en témoigne), de faire éclater les fourneaux domestiques, de ronger les chaudières par son excessive teneur en soufre. La houille vosgienne ne peut plus rivaliser ni avec l'antracite lorrain ou sarrois, ni avec le pétrole.

C'est ainsi que les 264 tonnes de houille extraites au mois de juin 1948 sonnèrent le glas final du charbon, mais pas encore celui de la mine de Contrexéville. En effet, sous couvert de la société à responsabilité limitée appelée Groupement Industriel et Commercial créée à Paris le 15 avril 1949, le dernier directeur de la mine, le maître mineur Robert Coiffier,



*Les wagonnets sur la trémie : René Marchal, Marcel Rappenne*

prend à bail la mine à la société anonyme des Papeteries Mougeot de Laval-sur-Vologne, le 8 décembre 1950<sup>9</sup>. Mais c'est d'une nouvelle industrie dont il s'agit ; du charbon noir on passe à l'extraction du gypse blanc. C'est ainsi que trente quatre ouvriers vont s'employer à fabriquer du plâtre<sup>10</sup>, un article paru dans la presse disait :  
- Nous avons eu l'agréable surprise de constater que l'on fabriquait du plâtre, et du beau, de qualité supérieure... la couche de gypse se trouve très épaisse sous la couche de lignite... monsieur Coiffier nous montra la préparation d'une cuisson de 20 tonnes de gypse qui va être chauffé à 400 ° par le charbon de la mine... des distributions gratuites de plâtre ont été faites aux artisans de la région et on va fournir une grosse entreprise parisienne qui reconstruit Épinal...

Mais à vrai dire, il y a bien longtemps déjà que les contrexévillois avaient remarqué ces affleurements de gypse, puisqu'il est question dans les recensement de la population d'un Auguste Vuillaume âgé de 34 ans, fabricant de plâtre en 1861 et d'un Gury Jean François plâtrier en 1856. Une prospection sur le terrain nous a permis de découvrir au champ calot une halde (tertre formé par les déblais de triage d'une mine) provenant d'une extraction souterraine rebouchée depuis, datant probablement de cette époque.

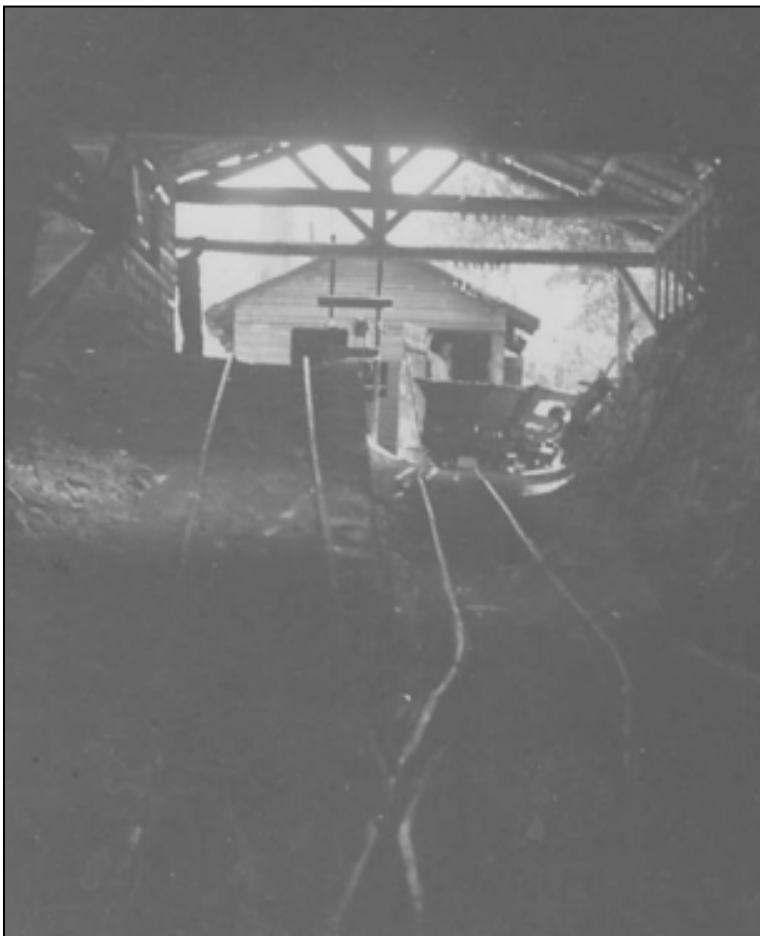
Une autre application de cette nouvelle industrie voit le jour, le sulfate de chaux et l'anhydride sulfurique, vendus en direction des agriculteurs et viticulteurs, cet engrais à épandre fait l'objet d'une publicité qui a porté ses fruits, les commandes affluaient, il faut alors construire un autre four pour 100 tonnes de matériaux et acheter un second broyeur, puis la capacité du four passa à 1.000 et enfin 1.500 tonnes, il faudrait des moyens financiers pour construire et améliorer les infrastructures, il faudrait embaucher.

Hélas, ce problème d'investissements aurait pu être résolu si une catastrophe n'était intervenue, freinant et interrompant cette entreprise pourtant promise à une grande réussite.

En effet un grave incendie détruisit les papeteries Mougeot en 1951, entraînant du même coup l'arrêt de la production papetière. C'est alors qu'un choix s'imposa à Maurice Mougeot, le président directeur général de la société des papeteries Mougeot concessionnaire de la mine de Contrexéville, qui finalement, décida d'investir à la reconstruction de la papeterie au détriment de la mine de charbon et d'exploitation des sulfates de chaux agricoles.

C'est ainsi que la mine a fermé ses portes en 1952, les 34 ouvriers dont le nombre aurait dû augmenter, ont trouvé du travail dans d'autres mines mais aussi quelques années après, dans la nouvelle société des eaux minérales rachetée par le groupe Perrier ; une nouvelle aventure commençait.

Gilou SALVINI



*Ci-dessus, atelier de réparation :  
Marcel Rappenne, Charles Thouvenin*

*À gauche : début de la descenderie dans la mine avec le système  
d'aiguillage des wagonnets.*

<sup>9</sup> - Les galeries de la mine couvrent près de 16 hectares, depuis l'entrée, la galerie principale qui descend, mesure 410 mètres de long, elle aboutit 60 mètres en dessous de la route Suriauville – Bulgnéville, et quand on passe en voiture sur la D 165 qui se dirige vers l'A 31, les galeries ne sont plus qu'à 40 mètres de profondeur, mais on ne craint rien, la dolomie moellon est une roche extrêmement résistante.

<sup>10</sup> - Mon père m'en avait parlé, il en a employé pour plâtrer quelques maisons de Contrexéville.